



Prix Albertine Sarrazin 2000

« Jouez hautbois, résonnez musettes. »

Jacques Delors

« Jouez hautbois, résonnez musettes... »

Jacques DELOGE

Je ne demandais jamais rien. Mais on nous donnait. Au village, ça se savait qu'on n'était pas riches. A vrai dire, c'était la misère, mais on s'en cachait bien. L'indigence a sa pudeur, et nous les gagne-petit, on avait du génie pour cacher le besoin. Cependant, tous les vêtements du pays finissaient chez nous dès qu'ils ne convenaient plus ou qu'ils passaient de mode.

Pour ne pas décourager la charité publique, je prenais grand soin de ces nippes et mes enfants n'avaient jamais la morve au nez et savaient dire bonjour et merci. Du moins les quatre premiers. Pour les suivants, ma vigilance faisait souvent relâche et la toilette devint de l'à-peu-près. Je ne vous parle pas des sentiments, dont précisément on ne parlait pas non plus, remettant toujours au lendemain l'attention particulière, le baiser qui console ou la petite caresse qui guérit les chagrins de l'enfance... Pensez donc, six garçons coup sur coup, les casseroles qui débordaient sur le feu, et le père toujours parti dès l'aube, s'embaucher de ferme en ferme.

Autant vous dire que les états d'âme et les émotions, ça passait après et pour finir, ça ne passait plus du tout. Sauf peut-être à certaines périodes. Au printemps par exemple, quand mon mari, le père en question, devenait tout guilleret. Il lui prenait soudainement l'envie de s'occuper de ses gamins « pour que maman se repose » leur disait-il. Mais je savais bien que cette prévenance dissimulait des intentions malhonnêtes et je pouvais m'attendre à ses assauts toutes les nuits suivantes. C'est ce qui explique que tous nos rejetons soient nés vers la fin de l'année.

A l'arrivée du septième, la coupe était pleine. Il fallait chaque

jour plus de légumes dans la soupe, plus de pain à acheter, et on avait chaque mois moins de sous. Mes jours étaient une accumulation de tâches que j'exécutais sans cœur, la tête dans mes bassines, dans mes casseroles, rangées puis ressorties mille fois. Je ne connaissais plus la couleur du ciel. J'avais oublié depuis longtemps déjà, les images de mes livres d'écolière montrant la belle ménagère épanouie, élégante et svelte, entourée de ses enfants qui débordaient d'admiration et de reconnaissance.

J'avais tant rêvé d'être un jour comme elle. Mais ma vie était si loin des modèles. Ma vie ? Tu parles d'une vie ! Qu'avais-je donc fait pour mériter un tel sort ? Les seules fois où je me sentais exister, c'était lorsque Madame la misère nous envoyait ses gens. Croyez-moi, ils renonçaient vite à leurs exigences quand je leur présentais mes mains vides en leur disant qu'il ne me restait que « ça ».

Je le connaissais bien mon numéro ! Un vrai spectacle ! Une vraie litanie à faire pleurer les statues ! Topinambours quatre fois par semaines, pain perdu le mardi, biscottes trempées le mercredi, bouillon-cubes tous les soirs sans oublier bien sûr les raviolis du lundi. Ils repartaient penauds, en marmonnant que c'était bon pour cette fois.

Ce petit, je ne l'avais même pas senti pousser dans mon ventre. Comme une petite graine échappée de la main du semeur et qui germe un beau matin dans un coin du jardin, il avait fait son nid en moi sans que j'y prête attention. Il s'était fait très discret, se disant que ce moment-là ne devait pas être le meilleur pour frapper à la porte du monde.

Il est venu malgré moi, la veille de Noël. Il avait crié à peine plus fort qu'un jeune chat. Sa figure était formée, mais très laide avec un long nez et un menton saillant. Son teint était pâle tirant sur le jaune. Il avait trois ou quatre cheveux très blonds au sommet du

crâne. Ses pupilles semblaient sauter sur l'un puis sur l'autre. Il avait des membres d'écrevisse qui semblaient greffés sur un corps singulièrement grêle. Toute la famille s'émerveilla pourtant devant cette petite chose lorsqu'il se mit à pleurer avec une voix d'agnelet qui évoquait le filet de son suraigu d'un violon d'antiquité.

En le voyant, l'aîné s'écria : « Mais c'est un écrivain ! » Je ne sais d'où il tenait ce mot, mais il était fichtrement bien trouvé et tous se mirent et à se pousser du coude en le répétant. Dehors, les cloches se mirent à sonner pour appeler les pieuses gens à venir à la messe de minuit fêter la naissance du divin enfant. Nous, nous riions de l'avènement du divin écrivain que nous baptisâmes Cricri, ce qui donna Christophe pour l'état-civil.

L'euphorie retomba vite. Je me sentais la plus malheureuse des femmes, la plus pitoyable des mères dont le corps déjà usé, n'avait pu donner qu'un pauvre Jésus à peine plus gros que mes deux poings. Je n'avais pas une goutte de lait, d'ailleurs mon sein ne l'intéressait pas. Alors la nuit, lorsque je rêvais qu'il se nourrissait de mes larmes, l'idée monstrueuse me venait de le laisser dépérir. J'allais m'arrêter là. Je dormirais dans la cuisine et les printemps suivants seraient moins gais. Tant pis.

Il ne pouvait pas exister de créatures plus frêles. Il est dans la nature, de ces petits animalcules dont on se demande s'ils sont fait pour vivre, ou simplement pour n'être que de passage, poussières d'étoiles traversant l'immensité du vide, le temps d'un souffle. Mais le miracle de la vie fit qu'il survécut à la ruine de mon âme. Il resta des semaines dans sa boîte à chaussures sur un matelas de coton, dans une sorte de flottement végétatif. Chacun lui donnait en passant, qui une goutte de potage, qui une lichette de jaune d'œuf.

Ce fut précisément le goût de l'œuf qui éveilla son appétit. Il ne finit d'ailleurs par ne plus ingurgiter que cela. Ses frères devenaient

ses uniques nourriciers. Ils comprenaient ma désolation, ils prenaient mon relais sans l'avoir ni choisi ni décidé, parce qu'il était là, parce que c'était ainsi. Par bonheur, ils le prenaient comme un jeu, comme s'il se fut agi d'un hamster. Ils s'approchaient de lui en caquetant et en remuant leurs bras pliés pour imiter les poules. Ils y mettaient plein de délicatesse, dosant précautionneusement leurs caresses.

Gramme après gramme il finit par accumuler le minimum de forces nécessaires à son éveil physique. Il devint un bambin à la peau diaphane et toujours affreusement maigre. Il avait gardé ses yeux noirs qui remuaient sans cesse et dont le léger strabisme divergent le faisait ressembler à une jeune poule. Cette ressemblance s'accentua encore tout au long de ses premières années.

Il était trop différent des autres pour que l'on soit insensible à lui. Je m'étais petit à petit attachée à sa personne, autant parce qu'il inspirait la curiosité que parce que j'avais eu de funestes pensées après sa naissance. Je voulais sans doute me rattraper. Tout en lui faisait mystère. Il parlait peu et furetait en silence dans toute la maison en observant avec gravité la mécanique des choses.

Une simple cuiller retenait son attention pendant de longs instants. Il étudiait de très près les poignées de portes, les arrondis de l'évier qu'il caressait lentement ou la trame des tissus qu'il suivait comme des routes minuscules le conduisant au bout de ses pensées magiques. A d'autres moments, il tournait sur lui-même en levant les bras en l'air et en poussant des petits cris. Sa danse étrange pouvait durer très longtemps et il l'agrémentait de petits bonds qui faisait le ravissement de toute la famille.

Il avait fait de notre modeste basse-cour, son terrain de jeu favori, et des poules, ses seules amies. Elles ne se laissaient prendre que par lui. Il passait sa main à plat sur leur cou en leur disant des mots inaudibles qu'elles décodaient avec la plus grande attention. On

le trouvait souvent assis en tailleur au milieu de son aréopage de gallinacés qu'il captivait avec des gestes de prestidigitateur.

Le coq ne trouvait rien à redire et ne montrait pas la moindre jalousie. Bien au contraire, car il bénéficiait de l'effet hypnotique que Cricri exerçait sur ses partenaires et qui lui laissait après coup, tout le loisir de les honorer... Ceci eut une incidence notoire sur la production d'œufs. L'enfant en prenait un dans chaque main et les ramenait pieusement à la maison. C'était toujours, avec de temps à autre un bol de bouillie claire, la base de son alimentation.

Malgré son importante consommation personnelle, les besoins (plus modestes) de la famille, et ceux qu'il faisait couvrir, on avait du surplus que l'on donnait aux voisins. Puis, l'offre augmentant, on en vendit à tout le village, ce qui mettait un peu de beurre dans le rata. Grâce aux couvées, on passa rapidement de nos dix cocottes à plus de cinquante poules pondeuses.

Ainsi vivait mon Cricri, ainsi grandissait mon mystérieux enfant, et tandis que ses frères allaient à l'école, lui, passait ses journées autour du poulailler. Ses quelques tentatives de scolarisation s'étaient soldées par des chahuts incontrôlables dans la classe à cours unique. Les petits piaillaient comme des poussins fous, les moyens, les élémentaires et les cours supérieurs pondaient des boulettes de papier à qui mieux mieux dans des choeurs de poules qui faisaient l'œuf, de pies qui chantaient ou de canards qui cancaniaient dans des danses grotesques.

J'allais me résigner à l'idée que mon fils deviendrait le célèbre et tendre idiot du village, lorsqu'il se mit à dessiner sur les murs des formes géométriques inspirées, des alignements de points, puis des configurations de plus en plus complexes. Les murs patinés par des années de mauvaise combustion des poêles, prenaient ainsi des airs de gaieté si bien qu'on le laissait faire. Puis, quand les murs furent

complètement couverts, on lui donna des cahiers qu'il noircissait de ses marques cabalistiques tout en continuant son activité avicole.

Un jour, Noël, mon cinquième, fut pris d'une fièvre terrible qui nous obligea pour la première fois, à appeler le médecin. Il ausculta le malade et diagnostiqua une simple bronchite mal soignée, s'étonnant presque qu'on l'ait fait venir alors que des mourants attendaient son secours.

Au moment de partir, et alors que jusque-là il avait soigneusement évité de porter son regard sur le capharnaüm de notre intérieur, il aperçut un dessin à côté de la porte. Il changea subitement d'attitude et laissa paraître un étonnement qui le rendit d'un coup plus humain. Il s'extasia :

-Oh ! mais vous avez un astronome à la maison ! Qui est l'auteur de cette magnifique Cassiopée demanda-t-il en se tournant vers les plus grands restés plantés respectueusement autour de la table ?

-C'est Cricri dit l'aîné, mais il n'est pas là. Il s'endort «quand les poules» ajouta-t-il, fier de placer une fois encore, l'une de ses tournures personnelles. Sur sa lancée et avec son impertinence habituelle, il interrogea à son tour le docteur qui s'était approché des autres graffitis :

-Ainsi, ce dessin qui ressemble à une chaise retournée serait une ... « casse-épée » ?

-Cassiopée, Cassiopée reprit l'homme, sans interrompre son observation. C'est la constellation qui fait face à la Grande Ourse, poursuivit-il, la casserole si vous préférez. Il posa sa mallette de cuir et, oubliant du même coup ses mourants, entreprit de nous faire un cours d'astronomie en suivant avec passion et émerveillement les créations infantiles sur les murs crasseux, qui figuraient selon lui, le ciel boréal.

A partir de ce jour-là, on regarda Cricri d'un autre œil et toutes les moqueries cessèrent. On comprenait ses silences et on respectait ses absences pour ne pas altérer ses perceptions de supernovae. En

voyant son lit vide le matin, on pensait naïvement qu'il était allé charmer ses poules dès potron-minet. En réalité, il se levait au beau milieu de la nuit pour contempler le ciel. Ses dessins de crabes, d'ellipses ou de serpentins, n'étaient donc pas seulement le fruit de son imagination.

Cela fait près de quarante années que je veux écrire cette histoire. Mais jusque-là, j'en fus bien incapable. Il m'a fallu tout apprendre: les mots, les phrases, les secrets des livres, les mystères de l'astronomie, tout autant que ceux de la basse-courerie. Je raconte, mais je ne comprends toujours pas comment j'ai pu enfanter un être aussi singulier. Je voudrais rendre grâce, mais j'ignore si c'est au bon Dieu du ciel ou à celui des poules. Alors c'est mon Cricri que je remercie, car c'est à lui seul que nous devons notre fortune. Je ne veux pas seulement parler du château de Monsieur le Vicomte qui est devenu notre propriété, je ne veux pas non plus évoquer notre richesse, mais simplement notre bonheur quotidien. Par exemple la chance que j'ai de pouvoir tout à loisir découvrir ce que ma vie d'avant m'avait caché. Je voudrais, après cette histoire, écrire encore une autre histoire de Cricri, chercher dans les livres, trouver l'énigme. Je rêve de vivre cent vingt ans. Ma simple vie, plus celle que mon fabuleux enfant n'a pas eue. Car un jour d'équinoxe, il est parti, il s'en est allé mon ange.

Il vivait de plus en plus à l'écart de la famille. Cet hiver-là, vers la fin janvier, il resta des journées entières en conversation avec la volaille. Durant cette période, on ne vit plus d'œufs, comme s'il avait décidé que la ponte s'interromprait. Les poules prenaient des postures bizarres. Elles se tenaient sur une patte et levaient la tête vers le ciel, ce qui donnait l'illusion qu'elles fussent changées en statues de plâtre. Cricri scrutait la voûte céleste tout en gardant un œil sur ses émules. Il tournait la tête alternativement vers le soleil qui glissait à l'ouest et vers la lune qui montait du couchant. Puis par un imperceptible claquement des doigts, elles retournaient à leurs

caquetages. Tout le monde connaissait la manière d'endormir une poule en lui maintenant pendant quelques instants la tête sous une aile. C'était à la portée du premier venu, mais de là à exercer un vrai pouvoir sur ces bêtes dont les aptitudes étaient notoirement limitées, il y avait un monde, le monde dont Cricri était le maître.

Ce domptage insolite procédait d'un long apprentissage qu'il avait planifié. Le jour venu, son dessein d'harmoniser l'univers avec la naïveté volatile, prendrait corps dans la magnificence et la perfection d'un signe divin. L'heure arriva. C'était le 15 février 1961. Le ciel s'assombrit et l'éclipse fut totale, comme d'ailleurs on nous l'avait annoncé. Cricri, lui, avait compris quelque chose de plus.

Alors que tout le village observait furtivement la couronne solaire à travers des vitres noircies à la bougie, il fixait l'incandescence en plissant à peine les yeux, et les poules se figeaient, têtes en l'air, dans la position qu'il leur avait apprise. Le jour revint et le grand silence fit place graduellement aux pépiements des oiseaux pour qui un nouveau jour commençait. L'enfant-mage se leva et ce fut le signal pour ses poules de rompre le cercle qu'elles avaient formé. Il ne les regarda pas et, gardant pour lui seul sa fierté d'avoir réussi son tour, alla se coucher bien qu'on ne fût qu'au début de l'après-midi. Il dormit jusqu'au lendemain matin.

Il s'éveilla juste avant les autres. Contrairement à son habitude, il fit sursauter tout le monde, trébuchant, bousculant les chaises, heurtant les portes comme un ivrogne. Il savait que les poules avaient recommencé à pondre. Il alla, toujours titubant, jusqu'au poulailler pour ramasser les œufs. Deux jours plus tard, il avait complètement perdu la vue. Le médecin diagnostiqua une brûlure irréversible de la rétine. Les poules aussi étaient atteintes, et c'était un spectacle pitoyable de les voir courir en tous sens avant de finir contre le grillage pour se tordre le cou dans les mailles.

Les derniers œufs que Cricri avait rapportés étaient tous un peu bizarres. Les uns étaient bosselés, d'autres complètement allongés, d'autres encore avaient la coquille si fine qu'on n'osait pas les prendre. Mais on en trouva un tellement particulier qu'on le montra au docteur. Ses yeux s'écarquillèrent et sa bouche s'arrondit lorsqu'il le prit dans sa main, aussi délicatement qu'une sainte relique. Il nous fit admirer le disque parfait, l'empreinte noire marquée sur la coquille, l'exacte réplique de l'ombre de la lune. Cricri était à ses côtés, droit comme un commandeur, fixant les étoiles du septentrion qu'il imaginait au plafond. Il triomphait intérieurement. Il avait réussi. Il était impossible qu'aucune de ses poules n'accomplisse l'œuvre sublime qu'il avait conçue durant ses contemplations nocturnes.

Il avait commencé par se demander si elles percevaient elles aussi, le soleil qui apparaissait parfois à l'intérieur de ses paupières lorsqu'il s'endormait. Mon chéri vivait dans les astres. C'était le sujet essentiel de ses conversations et des discours qu'il proclamait juché sur trois briques empilées devant un auditoire de savants imaginaires. « Nous sommes satisfaits que la terre soit ronde » aimait-il à répéter. Au fond, existait-il d'autres raisons de se satisfaire que celle-là ? Peut-il y avoir un sujet de méditation à la fois plus simple et plus exaltant ? Non, mon enfant, tu avais trouver le chemin de la sagesse. La vérité sort de la bouche des petits princes, peu importe s'ils nous parle dans le désert ou dans une cour de ferme, la lumière ne vient jamais de la terre.

Il avait fini par faire éclore le talisman que les rois de Perse vénéraient, selon les dire du docteur. Ce dernier ajouta, pour parfaire sa réputation d'érudit, que les princes d'Égypte, adorateurs du soleil, en possédèrent un, et qu'un autre fut l'objet d'une vénérable épopée que Shah Jahan entreprit pour les beaux yeux de Banu Bagam. Pour conclure cette légende, il nous confia que, selon certains historiens, la belle le tiendrait sur sa poitrine pour l'éternité, dans son mausolée du Taj Mahal !

Il est probable qu'il ait rajouté un épisode à cette histoire mirifique pour nous éblouir. Peu nous importait, nous étions déjà sans cela, persuadés de détenir un objet rarissime. Nous comprenions tout à fait que notre modeste praticien, put entrevoir l'opportunité de se poser en découvreur. Il semblait bien normal qu'il prît sa part du gâteau. C'était pour lui aussi, un beau tremplin qui rompait la monotonie désolante de ses visites. Grâce à lui on parlait de nous dans tous les villages. Grâce à nous, il rayonnait et dispensait ses commentaires. Son jour viendrait à lui aussi. Il pourrait sans honte, se présenter à la députation avec toutes les chances de victoire.

La nouvelle de l'éclosion d'un œuf aussi précieux que les bijoux de la Couronne, dépassa rapidement les limites du canton. On en parla bien au-delà des frontières et nous reçûmes des propositions d'achat mirobolantes. Nous fûmes placés devant un terrible cas de conscience. Si nous vendions l'œuf, le malheur n'allait-il pas nous tomber dessus? Nous suivîmes les conseils du médecin. Nous le gardâmes, ce qui réjouit tout le voisinage, chacun espérant pouvoir bénéficier de ses retombées bienfaitrices.

Le curé qui redoutait une concurrence, pestait en chaire contre cette manifestation du diable. Son langage d'ordinaire si pondéré se relâcha, et l'on l'entendit parler d'engeance et de foutrierie. Il proclama que cette famille de brebis égarées était plutôt à plaindre qu'à vénérer, criant à la mystification et au blasphème. Mais ses mises en garde produisirent l'inverse de l'effet escompté. Plus il promettait les foudres de l'enfer à tous « ces parpaillots du poulailler » comme il nommait les nouveaux infidèles, plus son église se vidait. Un a un les enfants de chœur se firent porter pâle et l'argent du denier du culte finit dans notre escarcelle.

Le Vicomte, trouva là le moyen de rivaliser avec le désormais « bon docteur » qui commençait à faire de l'ombre à sa notoriété. Il s'offrit donc de nous héberger dans son château. Avec l'âge, il avait renoncé au faste et vivait modestement dans le donjon. De plus,

comme sa dévotion n'avait jamais été citée en exemple, il pensa s'acheter une place en paradis en faisant de nous ses légataires universels.

Inutile d'ajouter que si nous avons largement profité de l'héritage, l'œuf de Cricri a toujours occupé à lui seul, la plus belle salle. Cela devint et demeure encore un lieu de pèlerinage, une sorte de chapelle où nous avons exposé le talisman sous une cloche de verre au milieu d'une grande table de chêne. Et depuis quatre décennies, on vient se recueillir devant l'œuf quand on a un vœu à exaucer, moyennant bien sûr, un don que nous laissons à l'appréciation des implorants.

Notre affaire, car c'en était devenu une, ne fut pas sans susciter quelques jalousies dans la population. J'avais été une femme modeste, et au fond de moi, je le restais. Mais la rumeur courait, on m'attribua des pouvoirs malveillants, on me surnomma « La Banu Bagam », on ne se priva pas de me railler au moindre prétexte. J'avais beau répéter que je n'avais rien demandé, la convoitise faisait ses ravages. Je n'eus guère d'autre choix que de vivre dans la réserve, mais je n'en fus pas malheureuse.

Cricri, quant à lui, resta indifférent à ce tumulte. Ses rêves s'endormirent, et comme un oiseau tombé du nid, il s'éloigna de nous petit à petit, sans qu'on y fasse attention. Il vivait à nos côtés plus qu'avec nous, si tant est qu'il fût un seul jour de sa vie, véritablement avec nous. Il se renferma sur lui-même chaque jour un peu plus. Il semblait rapetisser. Il ne mangeait presque plus. Il avait tout juste sept ans et son œuvre accomplie, plus rien ne semblait l'intéresser. Il avait tout compris du monde, il en avait capté la subtile harmonie, que pouvait-il espérer encore?

Peut-être attendait-il que l'incendie qu'il avait allumé s'éteigne de lui-même, que le bruit et les calculs se taisent, qu'il n'y ait plus que des fleurs dans les champs et du parfum dans les fontaines ? Il errait sur les chemins, se guidant avec une baguette de noisetier. Lorsque je lui proposais de l'accompagner, puisque j'en avais le

temps désormais, il n'avait soudainement plus envie de sortir. Il m'aurait tant plu de me laisser guider par lui, et de l'entendre me dire au détour d'un sentier, le seul mot qu'une mère espère entendre d'un fils. Cricri, toi qu'on savait capable du surnaturel, du miraculeux, pourquoi ne m'as-tu jamais parlé ?

Le plus souvent il se perdait, et lorsqu'on nous ne le ramenait pas, nous partions à sa recherche des heures durant. Jusqu'au jour où personne ne le retrouva. On ratissa les champs et les bois, le lendemain et le surlendemain, avec des chiens et tous les hommes du village, en vain. L'hiver passa, puis un autre hiver encore.

J'entrepris d'arpenter les bois et les champs à mon tour. J'aimais le vent qui soulevait les feuilles. Je savais qu'il se cachait sous les feuilles. Je crus voir quelquefois, des brindilles disposées en forme de Cassiopée sous des taillis. Il me semblait entendre résonner des instruments anciens dans la futaie. La harpe parlait à la viole et les ménestrels dansaient dans la clairière autour de mon petit. Il tournait à contresens une baguette à la main. C'était lui qui menait la ronde. C'était lui l'ordonnateur de la fête des héros oubliés, des génies du temps passé.

Comme j'étais heureuse qu'il soit là ! Mais comme j'étais triste de rentrer seule ! Je n'avais jamais rien demandé. Il avait traversé notre vie sans rien dire, sans rien faire, que cet inutile qui rend le monde heureux. Je ne l'avais même pas senti bouger dans mon ventre. Je ne le vis pas non plus partir.